

moins, faire une dissertation pour ou contre le tabac, Qu'il mène à la dégénérescence de l'espèce humaine, comme on le prétend, je n'en sais rien ; mais qu'il contribue à parquer les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, je le sais trop

Un poète (1) d'un grand talent pour le monologue, —genre à la mode,—fait dire à Coquelin, dans le *Chapeau* ;

Le festin terminé, bien que pauvre fumeur,
Je dus d'un fort cigare entretenir les flammes,
Pour ne pas demeurer tout seul avec les dames.

C'est bien cela, n'est-ce pas ? Il faut, de par la grâce de la pipe et du cigare, que les femmes restent seules. Si c'est là le plaisir qu'on éprouve à fumer, je le proclame au moins impertinent.

Le dernier vers que je viens de citer n'est-il pas tout un commentaire ?

II.

Un soir, il y a à peine quinze jours, je me trouvais, pour la première fois, chez M. L. . ., dont la femme est charmante et d'une affabilité parfaite. Mon ami F. . ., qui m'avait présenté ce soir-là, s'assied auprès d'elle, et les voilà à causer. Tout-à-coup, il se lève et d'un pas précipité, s'élançe vers la table du fond de l'autre pièce pour en "griller une," selon l'expression pittoresque du troupier français, que nous traduirons tout simplement par fumer une pipe, Mde. L. . . ne parut éprouver aucune contrariété, et, se tournant vers moi :

—Votre ami, dit-elle, avec bonté, est bien ennuyé, n'est-ce pas ? que n'allez-vous fumer vous-même ? Oh ! ne vous gênez pas ; c'est une soirée de garçons.

Je jure au lecteur, par l'Espagne "qui inventa le cigare," comme dit le poète Barthélemy, que je n'allai pas fumer, et que le nuage suffocant qui plana dans la chambre des fumeurs se grossit sans ma participation. Je devins mélancolique à la pensée que c'est maintenant toujours ainsi : une soirée de garçons. C'est le mot de la situation que l'on fait à la femme, qui ne demanderait pas mieux que de causer et charmer. Nous sommes, nous, gens mariés, des célibataires : la pipe est une maîtresse tolérée par les femmes qui se résignent à n'en être pas jalouses :

Conçoit-on une pareille abnégation ?

III.

Henri de Bornier, l'auteur de la *Fille de Roland*, vient de consacrer quelques stances au souvenir de Paul de Saint Victor. Nous en reproduisons quelques unes :

Déchirant l'âpre sol, sans regrets, sans murmure
N'ayant pour t'égayer que ta mâle chanson,
Hier tu disais : " Demain la moisson sera mûre."
Et c'est le moissonneur qui manque à la moisson.

Trente ans il avait fait large et haute sa gerbe,
La cherchant, la trouvant de sommets en sommets,
Et regardant de là, dédaigneux et superbe,
Les monts inférieurs qu'il ne hanta jamais.

Il montait (perlu vers Eschyle et Shakespeare,
Dante et victor Hugo l'attiraient dans l'azur,
Et dans l'air enivrant que l'esprit y respire,
Il s'élevait encor d'un pied toujours plus sûr ;

Il n'en descendra plus. Ainsi la mort est bonne.
Mourir sur les hauteurs, c'est renaître et grandir
La chair faible au baiser de l'ange noir frissonne,
Mais l'âme voit plus haut l'ange bleu resplendir ;

C'est l'ange aux yeux éléments, qui, sachant les passages,
Par où revient aux cieux l'homme longtemps banni,
Emporte les penseurs, les poètes, les sages,
Sur les sommets divins, dans le rêve infini.

IV.

Tout individu qui, sous prétexte de moraliser sur les mauvais lieux, m'en laisse trop voir, me sera toujours suspect.

Pour la même raison, le prêcheur,—je parle du laïque, bien entendu,—qui prend pour texte l'observation du dimanche, me semble manquer à une règle essentielle d'observance religieuse : celle d'aller à l'église au lieu de faire la ronde en ville ce jour-là, pour avoir à dénoncer le peu de travail à ciel ouvert qui s'y fait.

Il ne voudrait, ce prêcheur enragé, aucun travail le dimanche : on conviendra que c'est assez difficile.

Tout le monde travaille plus ou moins le dimanche : les employés du tramway qui transporte ces milliers de personnes qui vont prier sur les tombes des cimetières ; le policeman qui est de planton, car les voleurs travaillent jour et nuit ; les ménagères qui écurent le pot au feu, besogne quelque peu bruyante, et jusqu'au rédacteur de la *Revue*, qui emploie son dernier troyon de plume à écrire ses innocentes notes et impressions.

Il voudrait aussi, ce dénonciateur implacable, faire de la ville un tombeau. Le besoin d'expansion de la race française s'y opposera toujours. Elle n'en sera pas moins religieuse et portée à l'idéal, quoiqu'on fasse pour épaissir le vernis de ce puritanisme qui n'est, après tout, que le plus ennuyeux et le plus uniforme des masques.

P. F.

(1) Jacques Normand, l'auteur de *Parsons et tréteaux*